

## Le jeune homme évanoui saura-t-il me libérer de l'ennui ?

Sébastien Harrisson

---

Number 141 (4), 2011

Le théâtre m'ennuie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65624ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Harrisson, S. (2011). Le jeune homme évanoui saura-t-il me libérer de l'ennui ? *Jeu*, (141), 82-87.

SÉBASTIEN HARRISSON LE JEUNE HOMME  
ÉVANOUÏ  
SAURA-T-IL ME LIBÉRER DE L'ENNUI ?

*Jeunes, vous exercez un pouvoir bien jeune  
et pensez habiter un château inaccessible à la douleur.*  
Eschyle

Un théâtre désert après une matinée scolaire ; le décor est démonté, les acteurs et les techniciens ont quitté les lieux et ne subsiste dans l'air qu'un vague écho des vers millénaires du *Prométhée enchaîné* d'Eschyle. Entre alors pour venir faire le ménage le vieux gardien des lieux. C'est son moment à lui, l'heure à laquelle il se retrouve seul dans son théâtre, à arpenter les allées avec son balai pour enlever tout ce que les jeunes spectateurs ont oublié par mégarde. Clefs ou portefeuilles, billets doux froissés ou déchirés, parfois un gant ou une écharpe oubliés, le vieil homme va d'allée en allée pour ramasser toutes ces petites traces du passage des jeunes, ces vestiges qui témoignent de leur étourderie et qui finissent au grand rayon des objets perdus. Mais ce jour-là, une surprise de taille attend le gardien. Au beau milieu d'une allée, étendu à même le sol, il trouve un jeune homme inconscient, abandonné là après le départ de ses camarades. D'abord inquiet, il prend son pouls et constate qu'il bat toujours. Jugeant que quelqu'un va nécessairement remarquer que le jeune homme manque à l'appel du groupe scolaire et qu'on reviendra le chercher, le vieil homme choisit de le porter sur le plateau et de l'installer au pied de la servante<sup>1</sup> en attendant qu'on vienne ou qu'il reprenne conscience.

1. Petite lampe de théâtre. NDLR.

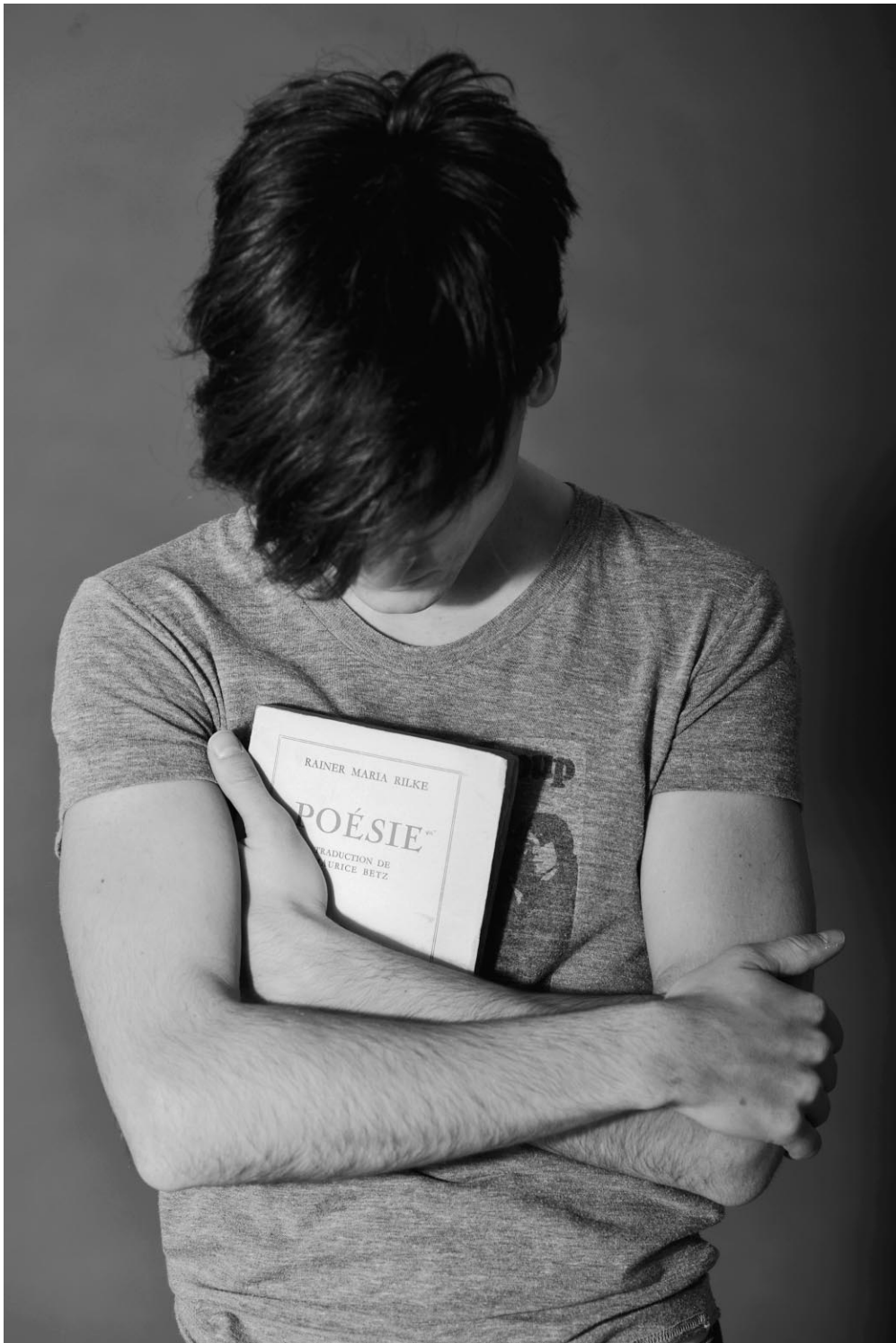


Photo pour l'affiche de  
*Musique pour Rainer Maria  
Rilke* de Sébastien  
Harrison, mise en scène  
par Martin Faucher  
(Théâtre Bluff/Théâtre  
Denise-Pelletier, 2011).  
© Marlène Gélinau Payette.

Commence alors une étrange veille, au cours de laquelle le vieil homme, troublé par cette apparition mystérieuse, plonge dans ses souvenirs et s'interroge sur l'identité du jeune homme évanoui. Qui est-il ? D'où vient-il ? Et quel choc a bien pu le frapper pour qu'il tombe là, inconscient, au beau milieu d'une allée de théâtre ?

\* \* \*

Cette histoire a pour titre *le Jeune Homme évanoui* et elle traîne dans mes tiroirs depuis quelques années. Certes, il y a le manque de temps pour m'arrêter et écrire qui fait que parfois certains de mes projets dorment plus longtemps qu'ils ne le devraient, mais, dans ce cas-ci, la cause de cette « dormance » est plus complexe. En fait, au moment de coucher sur papier ces lignes, je réalise que si cette histoire est pour moi un éternel chantier, c'est que j'y trouve comme auteur une sorte de refuge. Elle n'est ni plus ni moins qu'une image forte, placée quelque part dans un coin de mon imaginaire, image que je me plais à visiter de temps à autre, que je laisse aussi mûrir tout en la méditant comme un mantra. Eh oui... Si les histoires naissent parfois d'une urgence que l'auteur ressent à partager quelque chose avec ses contemporains, il se peut aussi qu'elles naissent pour accompagner l'auteur dans une période cruciale de sa vie, une sorte de « passage obligé ». Les histoires sont des mains tendues, des gestes de communication, mais elles sont aussi des lampes, des sources de lumière que l'auteur allume dans sa pensée pour visiter certaines zones de son imaginaire. Dans ces cas-là, l'urgence première n'est pas de livrer l'histoire au public ou de l'exposer au grand jour, mais plutôt de lui donner toute la place intérieure qui lui est vitale afin qu'elle puisse s'épanouir et éclairer plus largement la quête de son auteur.

À ce stade-ci de mon parcours, c'est exactement ce rôle d'« éclairer » que joue, dans le fil de mes pensées et de mes réflexions, *le Jeune Homme*. Je dirais même que cette histoire est pour moi une sorte d'antidote, un contrepoison, que j'ai fabriqué de toutes pièces pour contrer un mal de plus en plus sournois et prégnant. Mais de quel mal s'agit-il ? Eh bien de l'ennui, celui que m'inspire de plus en plus souvent cet art que j'ai choisi et qui, même si je l'aime plus que tout, me semble certains jours moribond, voire au bord de l'agonie. Je parle, évidemment, vous l'aurez compris, du théâtre, cet art que, bien qu'il me déçoive de plus en plus souvent, je continue à aimer d'un amour aussi féroce que sincère.

\* \* \*

Ainsi, l'invitation de *Jeu* à réfléchir sur l'ennui au théâtre est l'occasion toute désignée pour lever le voile sur ce pan de mon expérience personnelle et clarifier mon point de vue sur ce sujet. Toutefois, avant d'entrer dans le vif de ma réflexion, il me semble pertinent de prendre un peu de temps pour cerner plus précisément le sentiment que je nomme ennui et de voir la forme particulière qu'il prend chez moi face à ce qui se déploie sur nos scènes en ce moment.

Il faut d'abord que j'avoue que ce texte a failli prendre la forme d'une longue liste de doléances. Assis à mon bureau de travail, j'avais pris l'initiative, en premier lieu, d'établir une liste de tout ce qui m'agace, m'ennuie et me désole dans la production théâtrale actuelle. Des scénographies inutilement lourdes ou illustratives au jeu mécanique et sans âme de certains comédiens que l'on dit doués, mais qui ont plus à voir avec l'athlète qu'avec le porteur de verbe, en passant par les programmations sans relief qui semblent pensées par le département marketing du théâtre et non par sa direction artistique, les campagnes publicitaires clinquantes, aussi creuses que dénaturantes pour notre art, et les textes efficaces mais dépourvus de sensibilité aux écritures plus télévisuelles que théâtrales : tout devait et allait y passer. Cette liste serait à la fois un réquisitoire et une véritable déclaration de guerre ; l'exercice promettait d'être exhaustif, sans compromis et surtout assassin.

Et puis, rapidement, au fil de cette énumération, j'ai été frappé par la vacuité de celle-ci. Que nommait-elle ? Quel était le sens à donner à cette liste de récriminations qui, de manière isolée, pouvaient se justifier et se comprendre, mais qui, mises bout à bout, finissaient par donner une liste hétéroclite, vaguement écœurante et, au final, quasi indéfendable tant elle devenait monolithique, juvénile et hargneuse ? Il y avait pire : cet étalage de doléances ne cernait en rien le sentiment qui est le mien. C'était donc ailleurs que dans le détail, ailleurs que dans l'élaboration clinique et méthodique de mes griefs que je devais chercher la définition de l'ennui qui me happe trop souvent lorsque je m'installe dans une salle de théâtre, que les lumières s'éteignent et que le rideau se lève. Là où jadis il y avait de la magie, il y a pour moi un goût amer de déception et d'ennui... Le changement de « saveur » méritait tout de même que je m'y attarde.

Que cache cet ennui ? De quelle robe s'habille-t-il lorsqu'il me visite et à quelle terrible source s'abreuve-t-il pour qu'en essayant de le nommer je me retrouve le plus souvent sur le terrain glissant de la condamnation gratuite du travail de mes pairs ? Est-ce réellement une affaire de scénographie trop lourde, de « jeu mécanique » ou de pub tapageuse ? N'est-ce qu'une banale guerre de chapelles esthétiques ? Ne serait-ce que ma désolation devant le triomphalisme d'un genre théâtral différent du mien, que je juge bien limité et qui, en plus, vient dominer un paysage théâtral à bien des égards lui-même étroit et étriqué ? Que cela ?

Puis m'est apparue, comme une sorte d'éclat lumineux dans les brumes de ma pensée qui allait s'égarant, l'image du jeune homme évanoui, qu'un vieil homme retrouve dans l'allée d'un théâtre désert et amène sur le plateau pour le veiller, cette image qui me hante et me revient de plus en plus souvent depuis que l'ennui me gagne. Et si la clef était là ? Non pas dans la liste des doléances, dans le pourquoi apparent et trompeur de cet ennui, mais dans des sources plus anciennes et plus profondes, relevant de questions encore plus essentielles et difficiles à nommer. Et si tout cela était en fait une affaire de transcendance ?

\* \* \*

Je suis venu au théâtre à l'âge de 15 ans avec une certitude : cet art allait faire de moi une meilleure personne, me donner accès à des sphères inédites de l'expérience humaine et, par la communion que permet le travail de groupe, me laisser m'approcher d'une dimension sacrée que, vu mon éducation et la génération à laquelle j'appartiens, je pouvais difficilement trouver ailleurs. Ce n'est donc pas anodin si après avoir tâté du jeu un peu, je me suis vite tourné vers l'écriture : il y a dans le verbe toutes les possibilités d'élévation que je cherchais et aller le travailler au plus près – dans l'acte d'écrire et non de simplement dire – me semblait être la voie la plus logique, la plus sensée. Les écritures qui d'emblée se sont imposées à moi comme guides témoignaient de cette soif : Claudel, Shakespeare, Koltès, Py, Marchessault, Audureau et Cocteau, pour ne citer que quelques voix théâtrales parmi celles que j'aime, toutes des paroles incandescentes et fulgurantes qui ne craignent pas de nommer franchement tout en aspirant à s'élever au-delà de la mêlée. J'ai choisi le théâtre parce qu'il est pour moi le lieu du verbe transcendant, qui, là où il est proféré, rassemble les hommes.

Si cette intention de départ, cette soif originelle, s'est un peu perdue depuis dans les aléas du métier et les diktats du beau milieu qui trop souvent a le don de nous faire perdre notre nord intime, il se trouve néanmoins qu'elle m'est revenue en plein visage il y a trois ans alors que je prenais la direction artistique de Bluff, une compagnie de création qui a pour mandat premier de faire découvrir la dramaturgie contemporaine aux adolescents. Quel théâtre offrir à cette génération ? Quelle dramaturgie brandir pour être certain que, dans leur cœur et leur imaginaire, le feu prenne, et qu'il brûle fort et longtemps, aussi durable qu'éclairant ?



*S'embrasent* de Luc Tartar, mis en scène par Eric Jean (Théâtre Bluff, 2009). © Caroline Laberge.

C'est à ce moment que le fantôme du jeune homme évanoui s'est mis à squatter mes pensées, imposant petit à petit son image, son histoire, et ce faisant, il s'est vite révélé moins étranger que je ne l'avais cru au premier abord. Ce « jeune homme évanoui » était celui que j'avais été jadis, celui que j'avais laissé derrière moi, et il était normal qu'au contact de cette génération pleine de fougue et d'idéaux il revienne me hanter. Qu'avais-je perdu ? Qu'avais-je abandonné dans mon sillage ? Quelle était cette matière précieuse et vitale que j'avais laissée tomber en chemin et qui me manquait cruellement aujourd'hui ? La foi ? La candeur ? La sincérité ? La curiosité ? Qu'avait-il à me dire, ce jeune homme évanoui, lui qui, paradoxalement, dans son évanouissement se trouvait réduit au mutisme ? Comme ce vieil homme qui le recueille dans l'allée, j'étais à son chevet et attendais de lui une réponse.

\* \* \*

Devant son silence, je me suis mis alors à chercher une explication dans ces jeunes gens que je côtoyais en me disant qu'ils détenaient peut-être, en tout ou en partie, la clef de cette énigme. Je les ai questionnés et écoutés, cherchant à comprendre leurs goûts et leurs aspirations. J'ai soumis à leur œil de lecteur des textes et à leur œil de spectateur, les productions de la compagnie. Quand leur esprit s'embrasait, j'ai cherché à savoir d'où venait l'étincelle, quand leur regard s'assombrissait, j'ai cherché à voir pourquoi le vent avait tourné et, quand leur langue se déliait, j'ai cherché à comprendre ce qui motivait leurs coups de gueule ou leurs timides aveux. Cette veille au chevet du jeune homme évanoui qui dure depuis des lunes dans mon imaginaire s'est donc muée, dans ma pratique, en un vaste chantier qui prend la forme d'un dialogue soutenu et protéiforme avec les adolescents.

Si ce dialogue ne m'apporte pas de réponse unique et consensuelle, il a toutefois le mérite de m'éclairer sur plusieurs aspects de mon rapport personnel au théâtre. Qui plus est, il a fait naître en moi une nouvelle certitude : le théâtre a besoin des adolescents pour se renouveler. Il a besoin d'eux pour se déstatifier, se désembourgeoiser, se démécaniser, se déperruquiser, pour se dévergondner même... mais dans le sens noble du terme. Bref, il a besoin d'eux pour retrouver sa jeunesse, pour renouer avec sa propre adolescence, car, qu'on le veuille ou non, le théâtre, par son côté outrancier, revendicateur et insolent, a quelque chose de profondément juvénile qui fait sa marque de commerce et sa grandeur. Le théâtre a besoin des adolescents comme moi j'ai besoin du jeune homme évanoui pour renouer avec la magie de mon art. N'avons-nous pas tous d'ailleurs besoin de retourner à son chevet pour sonder ce qui s'est éteint en nous et tenter de rallumer la flamme ?

\* \* \*

Que se passe-t-il maintenant quand les lumières de la salle baissent et que, dans le silence, fébrile, j'attends que le rideau s'ouvre ? Est-ce que la fréquentation des jeunes m'a aidé à venir à bout de mon ennui ? Leur regard frais sur toute chose est-il parvenu à adoucir le mien ? Les lumières baissent, le rideau frémit... Je retiens mon souffle, me disant que ce soir la magie sera peut-être de retour. Je pourrais presque faire un vœu, mais, soudainement, une main écarte le rideau et, venant de derrière, quelqu'un se faufile entre les deux pans de velours... C'est lui ! Il fait un geste timide pour faire taire les derniers murmures comme s'il allait parler et puis... Il crache du feu. Littéralement. Il crache du feu. Qui a dit qu'on s'ennuyait ici ? ■